Fr.c.t 8304
Case
FRC
16617

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR CORNET (du Loiret),

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES ANCIENS,

A l'occasion de la fête du 18 fructidor.

Séance du 18 fructidor an 7.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

LES fêtes d'un grand peuple le ramènent périodiquement à des époques que la politique et l'intérêt national lui commandent de célébrer avec cet enthou-

THE NEWBERRY LIBRARY

siasme qu'inspire à des hommes généreux, le souvenir toujours récent de la patrie et de la liberté sauvées.

L'histoire ne présente pas, dans son vaste miroir, des événemens plus variés que ceux dont nous avons été, pour la plupart, les auteurs ou les spectateurs étonnés. Il faut le dire; tous les préceptes de la prudence et de la morale ont été mis en défaut. Mais nous pouvons tirer des événemens eux-mêmes cette grande et utile leçon : c'est que rien n'est plus dangereux pour les individus, ni plus fatal à la liberté, que de souffrir que les pouvoirs constitués s'attribuent plus d'autorité que les lois ne leur en accordent. L'ivresse du pouvoir est un poison qui dévore les entrailles de ceux qui en sont atteints; en leur donnant la mort, il dessèche tout autour d'eux. Des souvenirs, encore récens, viennent à l'appui de cette vérité. A peine, les traiteaux sur lesquels la furie décemvirale a adressé sa ridicule prière à l'Éternel qui la repousse, sont-ils renversés, que vous voyez les amis des rois s'emparer de l'événement. Les haines, les vengeances, une réaction terrible se déchaînent sur la vaste étendue du territoire français. De nouvelles hécatombes remplacent les anciennes. Une révolution faite contre la tyrannie, le crime et l'assassinat, devient le fondement d'une tyrannie nouvelle, la source de nouveaux crimes, paroît commander et commande en effet de nouveaux assassinats. O France! ô ma patrie! jusqu'à quand tous les fléaux destructeurs s'appesantiront-ils sur toi? Jusqu'à quand verrons-nous les Français ne pouvoir oublier leurs malheurs passés, et se convaincre que de nouvelles pertes ne peuvent qu'ajouter à celles qu'ils ont déja faites? Quand fondront-ils enfin tous leurs sentimens en un seul, dans le seul qui soit digne de leurs ames généreuses, l'amour de la patrie? L'amour

de la patrie, a dit avec quelque courage, d'Aguesseau remplissant les fonctions du ministère public, est une vertu étrangère aux monarchies : il est, au contraire, de l'essence de la République.

Si la patrie est livrée à l'ambition de quelques citoyens, si elle est la proie de l'intérêt privé, alors les esprits foibles tombent dans une mortelle indifférence, et la lutte se soutient seulement entre les hommes qui se disputent cette proie. Il existe un grand empire et point de patrie, un peuple immense et point de citoyens. C'est à cet état qu'ont voulu nous réduire des hommes qui ont tenté de tourner contre le patriotisme lui-même une révolution qui étoit son ouvrage. Ils se disoient les seuls revêtus de la suprême magistrature : ceux qui avoient combattu pendant cinq années contre tous les genres de tyrannie, qui avoient fondé la République, *n'étoient pas leurs collègues.* En effet, les représentans d'un peuple libre ne doivent pas siéger aux côtés des représentans d'un roi. Mais, déja ces derniers ont usurpé l'autorité. Les lois fondamentales de l'état sont bravées. Les ennemis les plus acharnés et les plus féroces de la liberté, ceux que les lois ont bannis à perpétuité, rentrent, et avec eux la vengeance et le crime. Ils trouvent des protecteurs puissans parmi ceux qui, par devoir, par état, par le sentiment du danger de la patrie, devoient les frapper au nom de la loi. Le fanatisme, enfant dénaturé de tous les cultes, fait entendre jusques dans le sénat sa terrible voix. Au son d'une cloche, les poignards ont été levés, le sang a coulé ! Le trône et l'autel peuvent redevenir des mots magiques qui asserviront de nouveau l'univers.

Le sang le plus pur de nos guerriers aura été versé

en vain. On osera atténuer la grandeur de leurs exploits, douter des services qu'ils ont rendus à la patrie, ou en parler avec dédain. Ils seront cependant aux portes de Vienne, un héros aura tracé le cercle de Popilius; son nom fatiguera les oreilles des amis des rois; on voudra lui faire perdre et à la liberté le fruit de tant de travaux et de tant de gloire; on s'indignera que, dans son camp, il soit toujours citoyen; que son armée exprime et fasse entendre un vœu civique. Ennemis de la liberté! Fuyez, fuyez. Déja ils tremblent, et frémissent. Ils sont assis dans le sénat, ils se sont emparés des fonctions les plus éminentes. Des extrémités de la France à son centre se rattachent les ramifications du plan le plus vaste, le plus près du succès, qui ait été encore tenté contre la liberté du peuple français. Le signal va être donné, les républicains vont périr. Des victimes sans nombre ont déja succombé! .... Cependant l'aurore du jour qui doit éclairer une si criminelle entreprise a à peine paru, que les traîtres sont saisis et dispersés. Le sénat ne peut plus être sous le même toît qu'eux. Le 18 fructidor est un des beaux jours de la République. O vous que l'événement a trompés, vous qui avez succombé dans une lutte que vous aviez imprudemment engagée entre la liberté et l'esclavage, combien vous étiez coupables! Des flots de sang étoient près de couler, vous en aviez déja fait verser, et vous vouliez poursuivre le cours de vos projets insensés et criminels; vivez, vivez, cependant, sous un climat qui ne soit pas ennemi de l'homme. . . .

Républicains vertueux et intrépides qui, dans le sénat, membres de l'autorité exécutive, dans les administrations, dans les tribunaux, dans les armées, dans toutes les parties de la France, avez lutté avec tant de courage, de persévérance et de magnanimité contre

ceux que le 18 fructidor a frappés, je vous rends grace au nom de la patrie et de la liberté, vous les avez sauvées. . . . . .

En vain on voudroit mettre à profit les circonstances pour relever un parti abattu, en le représentant comme victime d'une persécution non méritée : qu'on se reporte au temps qui a précédé le 18 fructidor, que ceux qu'il a préservés de la fureur et du glaive du royalisme, que ceux à qui il a ouvert les portes du sénat réfléchissent eux-mêmes sur l'état d'oppression dans lequel ils étoient, sur les dangers qui les environnoient de toutes parts, et ils jugeront si le 18 fructidor n'a pas été un coup d'état de la plus indispensable nécessité. Mais il ne nous suffisoit pas d'avoir vaincu, il falloit encore savoir faire usage de la victoire. César, après la bataille de Pharsale, se retire dans sa tente et se recueille sur les moyens de profiter de ses avantages. La modération, au milieu de la fortune la plus éclatante, lui paroît être le moyen le plus sûr de s'assurer les fruits de la victoire. Dès qu'un pouvoir tyrannique et sans bornes choque la vue des peuples, il est renversé. Vous tous qui avez l'ambition du pouvoir, regardez-le comme un ombre fugitive, il vous échappera dès que vous croirez le saisir. Usez-en pour le bonheur de l'humanité, pour l'affermissement de la liberté publique, pour la gloire du nom français; alors il aura pour vous quelque durée. Le souvenir du bien que vous aurez fait sera lui-même un pouvoir; il vous suivra dans votre retraite; il décorera les lieux où vous l'aurez fixée.

Liberté, je t'invoque : tu as fait sortir la nation française d'un long assoupissement; tu as renversé un trône antique, que ses nombreux mais caduques étais n'ont pu préserver de sa ruine; tu as terrassé au 9 thermidor la tyrannie la plus affreuse et la plus sanguinaire dont

les annales du monde puissent retracer le tableau ; tu as vaincu au 13 vendémiaire, au 18 fructidor ; tu as inspiré la régénération d'un pouvoir qui, voulant profiter seul de la victoire que les républicains avoient remportée avec lui, nous a conduit par une politique absurde et un machiavélisme impudent sur le bord de l'abyme : inspire de nouveau tes plus ardens sectaires ; que dans les Conseils, qu'au Directoire, que dans les camps, que dans les administrations, que dans la place publique, tout se dise, tout se fasse en ton nom et pour toi. Un peuple libre ne doit parler que le langage de la liberté, il doit tout faire pour elle et par elle ; la presse elle-même ne doit gémir que pour la liberté. Imprudens que nous sommes, pour satisfaire quelques ressentimens particuliers, nous nous exposons à la fureur de tous les partis. Ceux qui dans leurs écrits, comme avant le 18 fructidor, cherchent à déconsidérer les autorités républicaines, ceux qui déversent à pleines mains le poison de la calomnie sur les républicains les plus purs et les plus éprouvés, ne peuvent être que des sicaires de la royauté. Le temps, qui met chacun à sa place ; le temps, qui dissipe tous les prestiges, nous fera voir, mais peut-être trop tard, hélas ! qu'ils aspirent le sang des patriotes : puisse-je, nouvelle Cassandre, ne pas annoncer inutilement les malheurs de la patrie ! Un gouvernement doit toujours avoir en lui-même un principe de conservation, ou bien c'est un monstre dans l'ordre politique. L'apparution des monstres fut toujours, dans tous les mondes possibles, un signe certain de désolation et de désastre. La nature les réprouve, elle les condamne ; prenons-la pour guide dans toutes nos institutions, reconnoissons ses lois immuables, subissons-les ou périssons.

Mais c'est bien plutôt l'affermissement de notre

constitution et de nos lois, c'est la victoire qu'il nous faut. Partez, jeunes conscrits, volez sur nos frontières; des triomphes dignes de vous, vous sont encore réservés. Vous avez à venger la patrie outragée, l'humanité poussant de longs et douloureux soupirs, les droits des nations foulés aux pieds; déja votre ardeur guerrière vous a fait rivaliser de gloire avec nos vieilles bandes; déja l'ennemi a ressenti vos coups, et l'airain qui vomissoit la mort dans vos rangs a été par vous enlevé et tourné contre lui-même. Continuez et bientôt, marchant sur les traces des vainqueurs de Lodi et d'Arcole, vous renouvellerez leurs prodiges.

Pour nous, placés dans l'intérieur, chargés de l'administration publique, nous pourvoirons à tous vos besoins. Des sacrifices pénibles pourront être imposés au peuple français : mais qui peut douter que si le barbare Autrichien ou le farouche Moscovite venoient à obtenir des succès funestes, ils ne lui en imposeroient pas de plus accablans encore? Ce tribut qu'il nous est glorieux d'offrir à la patrie reconnoissante, deviendroit un monument de notre honte et de notre servitude, si il étoit imposé par ces barbares. Des limites lui sont assignées, elles seroient toutes franchies par la férocité du vainqueur.

Français! de quelqu'opinion que vous puissiez être, quels qu'aient été vos malheurs passés, quels que soient vos craintes, vos desirs, vos vues, vos espérances, ajournez-les devant les dangers de la patrie.

Le sang qui coule dans vos veines doit bouillonner à la seule pensée que vous puissiez passer sous un joug étranger. Ce que la patrie vous demande, vous seroit arraché par le glaive; vos demeures paisibles seroient envahies, vos champs seroient ravagés; vos pères,

vos fils, vos femmes, vos enfans seroient arrachés de vos bras. Vous péririez, dites-vous, en les défendant: eh bien! répondez aux appels que vous font vos représentans; secondez leurs vœux, leurs efforts; entendez leur voix. Le succès ne sera pas long-temps douteux; vous verrez fuir loin de nous ces habitans du Nord, ces esclaves ensevelis huit mois de l'année sous des frimats, et qui sont indignes, par leurs mœurs, par leurs habitudes et leur caractère sauvage, de respirer le même air que nous, de partager les douceurs de nos climats, de s'associer à nos goûts paisibles.

L'histoire est-là; elle nous dit *ve victis :* malheur aux vaincus. C'est donc la victoire qu'il nous faut. Nous donnerons ensuite la paix. Nous sommes amis de tous les peuples, et ennemis seulement de ces rois, qui, pour le soutien d'une autorité qui chancèle, qui les accable, précipitent vingt nations vers un abyme où elles peuvent être englouties avec nous. Des événemens heureux ont rétabli l'équilibre entre les pouvoirs, qu'ils tournent au profit de la liberté publique et individuelle, et non à celui de quelques hommes, qui, abusés, séduits par les apparences d'une funeste popularité, ne verroient pas qu'elle pourroit les conduire à leur perte. Dès que l'on s'est fait des prétentions excessives, on veut les soutenir avec opiniâtreté : on n'oppose à la raison que de la clameur; les vices et les vertus changent subitement de nom. Les partis renaissent, parce qu'il est dans la nature des choses qu'une résistance en crée une autre; le centre de gravité est manqué, et tout l'édifice s'écroule.

Représentans du peuple, les circonstances où nous nous trouvons, les mouvemens généreux d'un peuple libre, que des esprits façonnés à la servitude prennent

pour les symptômes de la dissolution du corps social, les torches, que la discorde se plaît à secouer au milieu des plus purs républicains, leur commandent impérieusement de se serrer les uns contre les autres, de former un faisceau que ne puissent jamais rompre les efforts criminels et réunis des amis des rois.

L'époque que nous célébrons en ce jour est garante des succès de l'union entre les républicains ; c'est leur union qui les a fait triompher au dix-huit fructidor ; c'est elle qui les fera toujours vaincre. Nous sommes en présence de nos ennemis de tout genre, et nous ne nous pardonnons pas de différer de vues sur la manière de les terrasser. Jetons les yeux sur un peuple allié que nous avons aidé à recouvrer sa liberté, sur le Batave. A la vue de l'ennemi commun, les couleurs, les nuances ont disparu ; tous les partis se sont nationalisés ; et l'Anglais, ce peuple dont le gouvernement est l'artisan de toutes les guerres, le fléau de l'humanité, qui a voulu porter chez nos alliés le fer et la flamme, l'esclavage et la mort ; l'Anglais sera vaincu par l'union. Ce n'est pas dans la mêlée que l'on peut analyser froidement les élémens de la victoire ; il faut combattre avec les armes que l'on a sous ses mains, et s'ouvrir avec elles le chemin du capitole.

Assurons, sans délai, le service de l'an 8 ; livrons-nous sans relâche aux grandes et importantes discussions que demande la consolidation de toutes les parties de l'économie politique ; et nous ferons tourner au profit de la patrie et de la liberté l'indépendance que nous avons recouvrée. Nous ferons connoître à l'Europe nos ressources, notre courage, nos vœux, nos espérances, notre union indissoluble, et nous la verrons dans la stupeur et l'admiration. Nos ennemis diront, peut-être,

135

pourquoi des combats ? le sang des hommes n'a-t-il donc pas été versé depuis trop long-temps ? Ah ! fermons, fermons le temple de Janus ! Que le monde entier respire ! Puisse ce vœu se réaliser enfin ! Puisse se faire bientôt entendre dans cette enceinte ce nom si desiré, si heureux pour les nations, la paix ! La paix ! les échos le répèteront au loin. La France, chantant, célébrant ce beau jour, oubliera ses longs malheurs, et applaudira à la sagesse et à la longanimité de ses mandataires. *Vive la République !*

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Fructidor an 7.